



CLASSIQUES
GARNIER

BORDIN (Guy), PUTTER (Renaud de), « À propos de Charlotte Dufrière, ancienne demi-mondaine parisienne et compagne platonique de Raymond Roussel, exilée à Bruxelles après la mort de ce dernier », *La Revue des lettres modernes*, 2022 – 7, *Merveilleux, sciences (et) fictions*, p. 255-276

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-11582-3.p.0255](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-11582-3.p.0255)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2022. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

BORDIN (Guy), PUTTER (Renaud de), « À propos de Charlotte Dufrène, ancienne demi-mondaine parisienne et compagne platonique de Raymond Roussel, exilée à Bruxelles après la mort de ce dernier »

RÉSUMÉ – Paule Daloze dont les parents ont hébergé Charlotte Dufrène à Bruxelles à partir de 1936 trace ici un portrait précis et touchant de l'amie qui accompagné Roussel pendant tant d'années. À travers ce récit nous pouvons mieux comprendre la durée de leur relation, imaginer un peu la vie commune de deux solitaires aussi discrets et élégants l'un que l'autre.

MOTS-CLÉS – Raymond Roussel, Charlotte Dufrène, Bruxelles, portrait, biographie, mort, Leiris

BORDIN (Guy), PUTTER (Renaud de), « On Charlotte Dufrène, erstwhile Parisian woman of ill repute and platonic companion of Raymond Roussel, exiled in Brussels after his death »

ABSTRACT – Here Paule Daloze, whose parents took Charlotte Dufrène into their home in Brussels in 1936, draws a precise and touching portrait of the friend who was at Roussel's side for so many years. Through this story we can better understand the whole span of their relationship and begin to imagine the shared life of two solitary characters who were equally elegant and discreet.

KEYWORDS – Raymond Roussel, Charlotte Dufrène, Brussels, portrait, biography, death, Leiris

À PROPOS DE CHARLOTTE DUFRÈNE,

ancienne demi-mondaine parisienne
et compagne platonique de Raymond Roussel,
exilée à Bruxelles après la mort de ce dernier

Née en 1932, Paule Daloze avait environ cinq ans quand Charlotte Dufrène (1880-1968), de son vrai nom Charlotte Fredez, est arrivée chez ses parents, rue du Trône à Bruxelles, où elle l'a quotidiennement connue pendant une vingtaine d'années, entre 1937 et 1956.

Ses quatre sœurs cadettes l'ont également connue, mais c'est Paule qui a eu la relation la plus profonde avec elle. Elle est ensuite devenue chanteuse classique, interprétant en particulier les mélodies du compositeur Jean De Middelée (1908-1986), son premier mari rencontré en 1956, et elle a été l'une des pédagogues du chant les plus appréciées en Belgique.

En février 2015, elle a chanté pour notre film *Voix de Charlotte Dufrène* (2018), et en hommage à celle qu'enfant elle appelait « Adet », deux mélodies de Francis Poulenc, *La Dame de Monte-Carlo* et *Priez pour paix*. C'est à l'occasion du travail de préparation de ce projet que nous avons saisi l'occasion de l'interroger sur celle qui fut la compagne platonique de Raymond Roussel.

CONVERSATION AVEC PAULE DALOZE,
31 MAI 2014, BRUXELLES

Guy BORDIN, Renaud DE PUTTER : Paule Daloze, cela vous a-t-il surpris que l'on prenne contact avec vous pour vous interroger sur Charlotte Fredez ?

Paule DALOZE : Ah oui, je n'avais absolument pas imaginé que cela puisse arriver un jour. C'était un passé effacé, qui ne correspondait plus à rien du tout. Je ne pouvais pas imaginer qu'un jour l'histoire ressortirait.

G. B., R. De P. : Pouvez-vous vous présenter, évoquer votre parcours ?

P. D. : C'est une longue histoire, basée sur le souvenir de l'enfance, puisque mes parents occupaient un immeuble où mon père tenait un commerce de matériel pour les peintres et les dessinateurs. Mes parents ont gardé le magasin, qui s'appelait *À l'arc en ciel*, jusqu'en 1976. La maison se composait de deux étages, et le deuxième étage avait été loué à mademoiselle Fredez, qui est arrivée on ne sait trop comment... enfin, en tant qu'enfants, on n'a jamais su comment elle était arrivée là. Pour moi, oui, elle a toujours fait partie de la maison, et pour mes sœurs aussi évidemment puisqu'elles sont plus jeunes. Certaines de mes sœurs sont nées après son arrivée. La plus jeune est née pendant la dernière année de la guerre, en 1944. Mademoiselle Fredez a donc accompagné toute notre enfance, elle s'amusait beaucoup de notre compagnie. Moi je suis l'aînée, je suis née en 1932, mais je ne sais pas du tout quand elle est arrivée, je ne peux pas situer la date. Elle est présente dans mon enfance, mais je ne peux pas dire à partir de quelle année.

Et puis voilà, j'ai fait des études de régentat¹, puis, maman étant pianiste et excellente musicienne, j'ai fait des études musicales de chanteuse au Conservatoire de Bruxelles et au Mozarteum de Salzbourg.

Mademoiselle Fredez, on ne l'a jamais appelée autrement qu'Adet – pour nous c'est un nom qui est inscrit pour l'éternité. On savait qu'elle s'appelait mademoiselle Fredez, il y avait son nom sur la sonnette, mais pour nous les enfants, elle était Adet. Ce nom, c'était notre création d'enfants, c'est venu comme ça, c'était une dénomination spontanée. Et les parents nous disaient : « Va un peu porter le potage à Adet » ou « Est-ce que Adet est rentrée ? ».

On ne savait pas qu'elle avait utilisé le pseudonyme de Charlotte Dufrène quand elle habitait en France. On savait seulement qu'elle avait été « riche », et qu'elle avait vécu une vie assez opulente, mais elle ne nous en a jamais parlée. Pour nous, elle était telle qu'elle était là. Voilà.

1 En Belgique, le régentat est le nom qui était donné au diplôme acquis en trois ans d'études non universitaires, qui permet d'enseigner.

Comme nous n'avions pas de grand-mère, je pense que petit à petit elle est entrée un peu dans ce rôle, sans s'imposer, jamais, mais comme une présence réconfortante dans la maison pendant toutes ces années.

Son départ de la rue du Trône a été vraiment un moment très tragique pour tout le monde. Ça devait être en 1955 ou 1956, je ne pourrais pas dire exactement. La maison était devenue trop petite, on avait besoin des chambres pour loger tout le monde, on était quand même sept personnes et mes sœurs devenaient grandes. On a donc dû se séparer d'elle. Pour elle, cela a été, je crois, une très grande souffrance, et donc elle nous a quittés dans la peine, la colère, et là nous n'avons plus jamais eu de nouvelles.

G. B., R. De P. : Elle est arrivée à Bruxelles vers 1936-1937, et vous étiez toute petite. Quel est votre plus ancien souvenir d'elle ?

P. D. : Sa silhouette quand elle descendait les escaliers, ça c'était un événement. Je n'ai pas souvenir qu'elle ait porté un manteau, elle portait une énorme cape, un peu comme la reine Elisabeth sur les fronts à la guerre 14, avec les deux bandeaux qui maintiennent la cape et un grand chapeau. Elle avait un beau visage, que j'aimais beaucoup, et qui était toujours enfariné. Elle mettait des tonnes de poudre, je crois, et donc elle avait toujours l'air blême, peut-être qu'elle l'était, je ne sais pas. Alors cette grande silhouette descendait l'escalier. C'était des escaliers étroits, la maison était petite. Mais je la revois encore, elle descendait comme une reine, sans doute par prudence, parce que d'après mes souvenirs, elle ne marchait pas très facilement, elle était lente – tout ce qu'elle faisait était lent.

G. B., R. De P. : Quel était son état de santé ? Dans ses lettres à Michel Leiris, elle évoque plusieurs fois des problèmes cardiaques, disant par exemple que « son cœur était trop gros » ou qu'elle a eu une « commotion » en 1940 ?

P. D. : Je sais que mes parents se sont occupés d'elle, le médecin qui nous soignait est venu, et puis aussi un médecin envoyé par madame Wigny, la femme du ministre social-chrétien Pierre Wigny qui s'occupait un peu d'elle². C'est d'ailleurs sans doute par son entremise que Charlotte

2 Lily Wigny, née Borboux (1903-1985) et Pierre Wigny (1905-1986) furent des personnalités de la haute bourgeoisie catholique belge. Elle fut la première femme docteur en philosophie de l'Université de Liège et s'affirma peu à peu comme une figure marquante

est arrivée chez nous, mon père appartenant lui aussi au mouvement social-chrétien.

Quand Charlotte était malade, on lui portait à manger ou on allait faire les courses. Ce dont je me souviens, c'est qu'elle avait un foie très fragile. Elle refusait un tas de choses et avait un teint blafard. Je ne crois pas non plus qu'elle ait bu beaucoup d'alcool.

G. B., R. De P. : Pouvez-vous décrire son appartement ?

P. D. : Son appartement consistait en une chambre qui donnait sur la rue, une pièce assez grande. Dans sa chambre elle avait un lit à deux personnes, qui occupait le milieu de la pièce. C'était toujours assez sauvage, ce lit, et c'est pour ça qu'après mes sœurs n'ont plus eu accès à sa chambre, qui était un peu chamboulée.

Au pied du lit il y avait une petite table allongée dont j'ai encore un napperon. Et il y avait toujours des tas de flasques de toutes sortes sur cette petite table. Et aussi ses jeux de cartes – parce qu'elle nous a surtout appris à faire des réussites, et puis elle avait des puzzles, des puzzles à trois cents ou quatre cents pièces, elle adorait ça. C'étaient souvent des marines, des paysages. Souvent pour Noël, nous lui offrions un puzzle. Car nous l'invitions tous les Noëls, ça a toujours été la grande fête, sa présence était exigée, et elle venait avec le plus grand plaisir. Quand elle venait chez nous pour les fêtes, je ne me souviens pas qu'elle nous ait fait de cadeau. Elle n'aurait pas pu je crois. D'ailleurs, elle n'avait pas de cadeau à faire, elle faisait vraiment partie de la maison.

G. B., R. De P. : Elle avait aussi cette petite table à décor de chasse à courre – certainement un souvenir de son temps avec le comte de Valon³.

P. D. : Elle était à côté de son lit, ça lui servait de table de nuit. Elle l'avait apportée avec elle, je l'ai toujours connue. Elle ne s'est rien acheté ici je pense.

du féminisme en Belgique. Pierre Wigny fut plusieurs fois ministre dans les gouvernements belges de l'après-guerre. Entre les Wigny et Charlotte s'établit dès son arrivée à Bruxelles une relation assez singulière, ni vraiment amicale, ni caritative. Selon un rituel qui ne s'espaça qu'après la guerre, Charlotte allait déjeuner chez eux une fois par semaine. Voir De Putter et Bordin (2016).

3 Avant sa rencontre avec Roussel en 1910, Charlotte fut l'amie du comte Bertrand de Valon, maître d'un équipage de chasse à courre dans les forêts du nord de Paris. Voir De Putter et Bordin (2016).

En prolongement de la petite table, il y avait le feu continu. Et c'est papa qui lui montait son charbon, qui veillait sur elle.

Ah oui, il y avait aussi une petite étagère au-dessus de son lit. Un rayonnage ou deux peut-être, ça pouvait faire septante-cinq, quatre-vingts centimètres. Ce n'était pas très grand, ce n'était pas une vraie bibliothèque, ça c'est sûr. Mais elle lisait. Je crois qu'elle allait à la bibliothèque.

G. B., R. De P. : Est-ce que vous vous souvenez d'une horloge ? On sait qu'il y avait une horloge par Michel Leiris, qui l'a fait réparer plus tard. C'était l'ancienne horloge d'officier de Raymond Roussel, quand il était à la guerre.

P. D. : Une petite horloge dorée ? Il y a une de mes sœurs qui s'en souvient je crois. Il y a eu une mésaventure avec cette horloge, elle est tombée ou je ne sais plus quoi.

À l'arrière de la chambre – avec la porte du palier – c'était la cuisine, petite mais bien suffisante pour une personne seule. Elle ne faisait pas de frais de cuisine : « Mon Mimine, je vais aller chercher quelque chose. » Elle nous appelait toujours « Mon Mimine », toutes mes sœurs aussi. Elle avait une prestance incroyable, ça oui, ça reste... et sa coiffure aussi était très spéciale. Elle avait les cheveux blanc jaunasse, car avec la fumée de cigarette ils étaient passés au jaune, et elle faisait une raie au milieu et les enroulait en « rouflaquettes » sur le côté. Le nom de « rouflaquette » vient d'elle. Et là-dessus, elle mettait son grand chapeau pour sortir.

G. B., R. De P. : Vous souvenez-vous d'autres de ses effets ?

P. D. : Sur sa table, il y avait aussi un flacon de parfum qui m'intriguait, un ancien flacon avec une poire. Là, ça me revient en y pensant. Mais elle-même sentait la cigarette à mourir.

Elle avait aussi un sac, assez grand, noir, en cuir souple avec un fermoir doré et dedans il y avait le poudrier. C'était une chaîne qui retenait le sac et elle le tenait au bras comme ça – on ne portait pas les sacs à l'épaule à l'époque. Je pense qu'elle y mettait ses cigarettes, elle n'avait pas de briquet et utilisait des allumettes.

Très peu de bijoux, à part la petite broche que je vous ai montrée, et la bague en galalithe. Pas de boucles d'oreille, certainement pas, elle

avait les cheveux qui revenaient sur ses oreilles. Elle portait toujours un fatras de tissus de toute espèce, des couches et des couches, de la soie, de la laine... Pour Noël, elle faisait un effort quand même : elle portait un chemisier blanc crème en soie.

Son appartement était très désordonné. Une de mes sœurs vous racontera l'épopée des souris, parce qu'il y a eu des souris. Adet mourait de peur, alors elle disait à ma sœur : « Va chercher ton papa parce qu'il y a une souris. Un lion, je le verrais avec plaisir, mais une souris je ne peux pas ! » Et puis pour finir, c'est ma plus jeune sœur qui a été déléguée à l'attaque de la souris.

Elle n'avait pas d'animal, nous non plus. On a eu un chat mais il s'est perdu, car il y avait des cours et des jardins derrière.

G. B., R. De P. : Le magasin de vos parents était-il fréquenté par des personnalités ?

P. D. : Oui, parfois. Par exemple il y a eu Hergé, et aussi le professeur Auguste Picard, le modèle du professeur Tournesol. À *l'Arc en Ciel*, on vendait le matériel professionnel des peintres et des dessinateurs, et il y avait à proximité une académie de peinture qui fonctionnait le dimanche. Ce qui fait que mon père gardait le magasin ouvert le dimanche jusqu'à 13h, jusqu'à ce que l'académie ait fermé ses portes. Les étudiants venaient chercher leur matériel, et on recommençait le lundi matin.

G. B., R. De P. : Est-ce que vous pensez que Charlotte aurait pu rentrer en contact avec des personnalités quand elle logeait chez vos parents, car à Paris elle était en contact avec toute l'élite artistique de son temps ?

P. D. : À mon avis, elle n'a pas cherché cela. Elle a cherché à s'effacer, tout à fait oui. En tout cas, je n'ai pas de souvenir. Elle n'a jamais parlé d'elle-même.

G. B., R. De P. : Comment la décririez-vous physiquement ?

P. D. : Elle était grande. Pour nous, c'était une grande dame, dans tous les sens du terme. Elle avait une voix qui m'impressionnait très fort, mais c'était une voix qui était tapissée de fumée de cigarette, car c'était

une vraie locomotive ! Elle fumait énormément, donc elle avait les doigts tout jaunes, et elle buvait de l'eau chaude citronnée. Ce qui fait que quand on entrait chez elle, ça sentait le citron chaud. C'est une odeur qui m'est restée, si je la sens je me dis : « Oh Adet ! ». Je crois qu'elle ne se nourrissait pas très bien, elle se fricotait quelques petites choses comme ça, et puis elle venait parfois manger chez nous.

G. B., R. De P. : Comment s'exprimait-elle ?

P. D. : Extrêmement bien. C'était un délice de l'entendre parler. La voix était très grave. C'était une très belle voix parlée, très belle. Par contre, je ne l'ai jamais entendue chanter. Mais elle s'intéressait beaucoup à notre éducation musicale. Notre mère musicienne tenait à ce que nous fassions toutes de la musique. Une de mes sœurs joue encore du clavecin. Adet venait nous écouter et nous encourageait. Elle demandait si on avait bien réussi nos examens, elle était très proche de ça.

G. B., R. De P. : Comment a-t-elle vécu la guerre ?

P. D. : Ce n'est pas étonnant qu'Adet ait été malade à ce moment-là... La guerre qui se déclare, c'est quand même une chose très grave, et mon père a été rappelé par le régiment auquel il appartenait, à Turnhout. Donc il est parti, il a laissé maman avec ses trois enfants et il n'a jamais trouvé son régiment. C'était la débandade, et ils sont tous descendus vaille que vaille jusque dans le midi de la France. On a appelé ça l'exode. Là, il y a séjourné un petit temps. Pendant cette période où il n'était pas chez nous, je pense qu'Adet s'est fait beaucoup de soucis. Maman a été très courageuse, le magasin est resté ouvert, il nous a fait vivre toutes les quatre, et avec Adet, cinq. Et à mon avis, elle a secondé maman. Elle a été à ses côtés, elle a suivi ça de près. Elle n'est pas partie en exode, elle n'avait pas le choix.

Donc c'est le 10 mai 1940 que mon père est parti pour la guerre, et le 2 août, c'est un événement que je n'oublierai jamais, il est revenu. Le magasin était resté ouvert, et maman m'avait attribué sa place à table. On était en train de déjeuner, la porte s'est ouverte, et j'ai vu une grande roue de vélo et mon père apparaître derrière cette roue de vélo. Il était beau comme un dieu, il était remonté depuis le midi de la France à bicyclette, il était bronzé. C'était indescriptible. Sûrement

on est montées dire à Adet : « Papa est revenu », elle a fait partie de la joie des retrouvailles.

G. B., R. De P. : Avez-vous connu les bombardements ?

P. D. : Ah oui ! Je me souviens, j'étais à l'école, déjà en « humanités », donc je devais avoir onze, douze ans. J'ai vu passer les bombardiers par la fenêtre de la classe, et quelques instants après, on a entendu une explosion monumentale, et ce n'était pas très loin de chez nous, car nous habitions près des casernes et du chemin de fer. Imaginez la terreur avec laquelle j'ai remonté la chaussée de Wavre pour arriver à la maison... Mais il n'y avait rien heureusement, c'était tombé plus loin.

Quand il y avait des bombardements, on allait dans les caves, mais Adet n'a jamais voulu nous accompagner. Nous avions des amis qui habitaient au Palais Royal, qui étaient responsables des écuries du roi, au bout de la rue du Trône, juste avant le Palais des Académies. Et donc, pour ne pas se faire écraser par les bombes, le soir on déménageait et on allait s'installer dans les écuries du Palais Royal, et on dormait là. C'était très amusant, mais elle n'a jamais voulu venir avec nous. Maman lui avait dit « Mais venez donc ! ». Mes parents la vouvoyaient, mais nous on la tutoyait.

Elle restait seule dans l'immeuble quand il y avait des bombardements. C'est là sans doute qu'elle a dû se payer des terreurs et probablement que sa santé n'était pas bonne.

G. B., R. De P. : Elle a toujours habité l'appartement du deuxième étage ?

P. D. : Oui, elle est toujours restée à cet endroit-là. Pendant la guerre, nous étions le plus souvent dans la cuisine-cave et nous n'utilisions que peu la salle à manger du rez-de-chaussée, derrière le magasin. Mais après la guerre, le magasin a quand même pris un peu d'essor, et la salle à manger a dû servir pour les affaires. C'est comme ça qu'on s'est trouvés vraiment trop à l'étroit. Donc on a remonté la salle à manger au premier étage, avec la cuisine à côté. C'était l'étage sous lequel elle se trouvait. Et au-dessus, il y avait des mansardes. À un moment donné, la propriétaire a fait relever les toits, et c'est quand même devenu plus habitable. J'ai enfin eu ma première chambre à moi toute seule, avec

mon bureau. Je suis restée là jusqu'à mes vingt-quatre ans. Adet était toujours là d'ailleurs, ça devait être en 1956...

G. B., R. De P. : C'est à peu près à ce moment-là que Louise Thonon⁴, alors jeune étudiante de l'Université libre de Bruxelles, l'a rencontrée ?

P. D. : Oui, je m'en souviens vaguement. Il y a quelqu'un qui est venu, de temps en temps. Sinon, Adet ne recevait pas de visite. Elle était seulement invitée régulièrement à aller déjeuner chez les Wigny, qui envoyaient une voiture pour elle. Elle savait l'heure et le jour, elle se préparait et descendait. Elle portait comme d'habitude sa cape, le chapeau qu'on lui connaissait, elle superposait toujours trente-six couches, de peur d'avoir froid. Je pense qu'elle avait très peu de vêtements, vraiment très peu. Elle superposait les couches suivant les saisons. Elle n'a jamais fait de frais de toilette, elle n'en avait pas les moyens. Mais elle ne nous a jamais fait sentir son malheur, je trouve que c'est très important. Jamais elle n'a fait peser sa souffrance sur nous, jamais. C'est pour ça qu'on en a un souvenir ébloui.

G. B., R. De P. : Vous connaissiez sa situation matérielle ?

P. D. : Mes parents savaient sûrement, mais ils nous laissaient très en dehors des affaires. Nous savions seulement qu'elle n'avait pas de sous. « On va faire un cadeau à Adet », des fois on lui faisait un petit cadeau. Je me rappelle que mes petites sœurs lui montaient un dessin. Mais j'étais seule des cinq sœurs admise à entrer dans sa chambre.

Ses cigarettes, ça devait déjà lui coûter beaucoup, et elle mangeait très simplement. Et je crois qu'elle a vécu avec les vêtements qu'elle avait quand elle est arrivée. Je n'ai pas souvenir qu'elle soit allée acheter quelque chose...

À part pour aller chez les Wigny, elle ne sortait jamais. Je ne me rappelle pas qu'elle soit venue à un de mes concerts. Elle n'allait pas au théâtre non plus, elle avait vraiment le strict minimum.

4 Louise Thonon, née en 1933, a rendu visite à Charlotte quatre fois à la fin 1955-début 1956, alors qu'elle était étudiante à l'Université libre de Bruxelles, travaillant à un mémoire sur Raymond Roussel. C'est Michel Leiris – rencontré à Paris – qui l'a guidée vers Charlotte. Elle est ensuite devenue professeur de français. Voir : De Putter et Bordin, *Vies de Charlotte Dufrière*, *op. cit.*

Du temps qu'elle était chez nous, elle n'a jamais travaillé je pense. Je ne vois pas ce qu'elle aurait fait... Mes parents m'ont toujours dit qu'elle était sans revenus.

G. B., R. De P. : Comment la décririez-vous au niveau mental ? Si vous deviez en faire un portrait ?

P. D. : Pour moi c'était une intellectuelle. Elle ne s'intéressait pas beaucoup aux choses de la vie de tous les jours, seulement par exemple à nos études : « Qu'est-ce que tu étudies mon Mimine pour le moment ? Ah, tu connais ce poète-là, c'est bien ! », voilà, des choses comme ça : « Et en musique, où est-ce que tu en es ? ».

À la manière dont elle s'exprimait, on sentait qu'elle avait dû être éduquée de façon très soignée. Elle ne parlait pas du tout comme on s'exprime en général au centre de Bruxelles... Quoiqu'à ce moment-là c'était quand même beaucoup plus francophone que maintenant. Et sa manière de parler était naturelle, je n'ai pas le souvenir d'une langue affectée. Elle était agréable à écouter. Sa voix m'est restée très présente. Pas maniérée du tout.

Nous, on parle comme elle nous l'a appris je pense. Elle nous corrigeait souvent : « On ne dit pas grosse mais "grösse" ». Elle faisait aussi attention à nos bonnes manières, nous reprenant lorsqu'on courait dans les escaliers. Mon père était dans son magasin à peu près vingt-quatre heures sur vingt-quatre ; maman était pianiste, très cultivée, et parlait extrêmement bien, et donc tout le monde attachait beaucoup d'importance à cela. On était obligées de parler tout à fait correctement.

Je pense que financièrement, elle était dans la misère, elle était dépendante à cent pour cent. Mais elle avait gardé le goût du beau et de la recherche, et elle faisait attention à comment j'étais habillée. Elle m'a appris à mettre du vernis à ongle. Quand on a quinze ans et qu'on commence à mettre du vernis, ce n'est pas toujours très réussi : « Mais mon Mimine, comment as-tu fait cela ? » Alors elle était descendue chez nous et elle avait pris tout ce qu'il fallait, tout son matériel pour m'expliquer la manucure ! Elle avait une brosse qui était recouverte d'une peau de chamois : « Tu n'as pas poli tes ongles, comment veux-tu que ton vernis tienne ! »

Je me rappelle, ça c'était magnifique : elle avait un grand manteau de velours de soie, rouge, un rouge cerise, et qui était doublé d'un tissu de

laine, blanc, ça devait être un vêtement de soirée, très chaud, qu'elle avait dû porter dans ses belles années, et qui était tout usé. Il était en pièces détachées. À mon avis, elle devait déjà avoir coupé dedans, c'était des lambeaux, et elle nous l'avait donné. Mais ce tissu, c'était extraordinaire. Et nous, dans notre cuisine-cave, on avait fait un théâtre dans une sorte de renforcement surélevé au-dessus de la table. Cela faisait un mètre vingt de large et cinquante centimètres de profondeur, et c'était notre scène. Et si on devait jouer le rôle d'un roi, on utilisait son tissu rouge.

G. B., R. De P. : On a l'impression d'une personne discrète qui ne s'imposait pas...

P. D. : Oui, c'est exactement cela, elle respectait la place qu'on lui avait donnée et qu'elle appréciait beaucoup, je crois. Elle ne s'imposait pas du tout. Elle était discrète. Souvent, elle frappait à la porte de notre salle à manger, au bout du corridor longeant le magasin. Et elle demandait : « Comment ça va ? », et si elle voyait qu'on était occupées à faire les devoirs, elle repartait.

G. B., R. De P. : Comment, selon vous, passait-elle ses journées ?

P. D. : Faire des réussites, des puzzles, lire – beaucoup. Et fumer. À mon avis, ça se limitait à ça...

G. B., R. De P. : Que lisait-elle ?

P. D. : Je ne sais pas ça. Je pense qu'elle devait avoir un abonnement à une bibliothèque ou quelque chose comme ça. Et madame Wigny lui apportait des livres. Oui, elle lisait. Je pense qu'elle récupérait aussi les journaux.

G. B., R. De P. : On sait qu'elle était très modeste au sens où par exemple elle considérait les livres de Roussel comme « trop savants pour sa faible intelligence »...

P. D. : Je ne sais pas, parce que Roussel on l'a su comme ça par hasard, plus tard, elle ne nous en a jamais parlé. Jamais. Elle est arrivée chez nous, et ce qui s'était passé avant, c'est comme si cela avait cessé d'exister.

G. B., R. De P. : Elle n'a jamais utilisé son passé pour se valoriser auprès de vous ?

P. D. : Jamais.

G. B., R. De P. : Vos parents ne vous ont jamais raconté comment elle était arrivée chez vous ?

P. D. : Pourquoi tout à coup elle est venue vivre chez nous, on ne l'a pas su, personne ne nous l'a dit.

Ce qu'on savait, c'est que notre propriétaire, mademoiselle Borlée, qui s'occupait de l'Œuvre nationale de l'enfance et d'autres œuvres, était en contact avec madame Wigny. Et sans doute que Charlotte a dû arriver chez madame Wigny, qui a cherché une solution, et elle aura parlé à mademoiselle Borlée : « Est-ce que vous ne connaissiez pas un endroit où Charlotte pourrait s'installer ? » La propriétaire s'est adressée à mes parents, et ils ont dit : « Oui, nous voulons bien. » Il fallait payer les études des cinq enfants à la fois, et ça faisait une rentrée évidemment.

G. B., R. De P. : Donc madame Wigny est liée à l'histoire de Charlotte dès le début ?

P. D. : Oui, elle doit avoir atterri chez madame Wigny, ou avoir été recommandée ; de toute façon, elle la connaissait bien puisqu'elle venait la chercher toutes les semaines.

G. B., R. De P. : Est-ce que vous pourriez décrire madame Wigny ?

P. D. : J'ai vaguement le souvenir d'une dame en noir. Elle ne venait pas souvent chez nous, elle envoyait une voiture, un chauffeur. C'était une philanthrope, très intéressée par la condition féminine. Elle était en communication avec mes parents. S'il y avait un problème de médecin par exemple concernant Charlotte, mes parents l'appelaient. Elle avait une très bonne réputation chez nous. Je crois que Charlotte l'appréciait beaucoup.

Quand elle partait chez les Wigny, elle mettait toujours un soupçon de rouge à lèvres, je me souviens, juste au milieu comme ça, un peu de rouge à lèvres le jour où elle y allait.

G. B., R. De P. : Dans le quartier, quels étaient ses déplacements ?

P. D. : Elle allait chez les deux vieilles filles qui vendaient le tabac, les demoiselles Robbaerts, c'était sur le coin de la rue du Trône et de la chaussée de Wavre, mon père allait aussi y chercher ses cigarettes. Je pense que là elle devait converser assez bien. Puis, il y avait en face l'épicerie sur la chaussée de Wavre. Sinon je n'ai pas souvenir particulier. En rentrant, elle s'asseyait un moment, elle venait écouter celle qui faisait un peu de piano ou raconter qui elle avait rencontré, ou des choses comme ça.

G. B., R. De P. : Qu'est-ce qu'elle achetait ? Des petites choses ?

P. D. : Elle se faisait une espèce de tambouille qui n'avait pas de nom, je ne pense pas qu'elle avait des dons culinaires. Je me rappelle que quand elle se cuisait des pommes de terre, elle ajoutait toujours de l'eau froide, si bien que cela ne cuisait jamais... Et quand elle mangeait chez nous elle se régalaient, maman était une très bonne cuisinière, et c'était une fête pour elle. Elle ne venait pas très souvent, il fallait qu'on l'invite, c'était pour les grandes occasions : Noël, Pâques. On devait l'inviter officiellement, mais c'était très facile, elle disait toujours oui évidemment.

G. B., R. De P. : Pensez-vous qu'elle ait été spécialement religieuse ?

P. D. : Contrairement à ce que note plus tard Michel Leiris, je ne me rappelle pas qu'il y ait eu beaucoup de signes religieux chez elle, ni qu'elle ait été à l'église. Ce dont je me souviens c'est qu'elle avait donné à une de mes sœurs une image religieuse pour sa fête de communion – car c'est vrai elle venait aussi à ce genre de fêtes. Elle l'a signée « Adet ».

Elle ne suivait pas d'office, pas avec nous en tout cas. Nous, on nous expédiait à la messe, à l'église Saint-Boniface, rue de la Paix, là il ne fallait pas faire les idiots, mais elle n'y allait pas. En semaine (car nous allions aussi à la messe en semaine), nous nous rendions chaussée de Wavre à la chapelle des Pères du Saint-Sacrement, à deux pas de chez nous. Mais je ne me souviens pas qu'elle y soit allée non plus. De son appartement, elle avait vue sur le jardin des Pères du Saint-Sacrement. Ensuite, c'est devenu un parking, avec un camping derrière. Maintenant, c'est un lotissement d'habitat partagé.

G. B., R. De P. : Est-elle parfois partie en voyage ?

P. D. : Je ne me souviens pas qu'elle se soit absentée un certain temps, par exemple pour faire un voyage ou quelque chose de ce genre. Et elle ne nous a jamais accompagnés lorsque nous partions, ce qui n'arrivait d'ailleurs pas souvent – nous allions alors en train, mes parents n'ayant pas de voiture.

G. B., R. De P. : Michel Leiris décrit un personnage très noble, d'une grande noblesse. Nous pensons que c'est en raison de son calme et de son tempérament égal qu'elle aurait été placée auprès de Roussel.

P. D. : C'était un tempérament très égal, très contrôlé sans aucun doute. Je n'ai pas le souvenir qu'elle se soit un jour fâchée. Oui, et elle avait ça dans la voix. Quand elle parlait, elle parlait avec calme, très lentement, les mots bien formés, et avec une voix grave et modulée, très modulée. C'était une très belle voix parlée, apaisante. Peut-être a-t-elle pu ainsi apaiser Roussel ? Elle était toujours très en ordre avec elle-même, avec sa manière d'être, sa manière de penser. Mais c'était une solitaire, on ne lui a connu aucune relation.

Des fois elle avait des paniques parce que le facteur n'était pas passé, des choses comme ça, mais c'était tout à fait passager : « Mon Mimine, t'as pas vu le facteur ? j'ai pas reçu mon courrier », enfin des choses comme ça, angoissée, mais ça passait.

Elle devait entretenir une certaine correspondance je crois. Je me souviens qu'on lui montait ses lettres, on les glissait sous la porte. Ses réponses, elle devait les porter elle-même sans doute. Il y avait la boîte aux lettres à deux pas de la maison.

G. B., R. De P. : À l'époque, elle entretenait une correspondance assez suivie avec Michel Leiris. Elle n'y parle presque jamais de sa vie quotidienne chez vous, elle évoque surtout pour Leiris, qui l'avait connu également, sa vie avec Raymond Roussel.

P. D. : De sa vie avec Roussel, je ne sais rien. On ne l'a appris que beaucoup plus tard, bien après qu'elle soit partie. Je ne sais plus comment. Un beau jour on a parlé de Roussel, mais je ne sais plus du tout comment c'est arrivé. En tout cas, cela ne nous a pas tracassé beaucoup, Roussel.

Il n'était pas très connu à l'époque. Pour moi, Roussel, c'était Albert Roussel, le compositeur. Bon, qu'elle ait eu des compagnons avant, c'était assez logique, ça ne nous a pas tracassé.

Je ne savais d'ailleurs pas que Raymond Roussel avait une formation musicale, vous me l'avez appris.

G. B., R. De P. : Lui rendiez-vous parfois visite à son appartement ?

P. D. : En général, on était envoyées en mission pour lui faire un message, alors avec moi elle bavardait un peu : « Qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui mon Mimine, tu n'as pas eu trop froid en allant à l'école ? », des choses comme ça.

Elle nous aimait bien, oui. Elle nous traitait un peu en adultes, voilà ce que je dirais, elle nous traitait en responsables. C'était d'égal à égal. On avait l'impression d'être des grandes personnes quand on parlait avec elle.

Sinon, elle était très secrète. Peut-être qu'elle parlait un peu plus avec mes parents, elle s'entendait assez bien avec maman quand même. Mais elle ne se sera jamais étalée. Maman était une personne d'une moralité assez stricte.

G. B., R. De P. : Comment était-elle perçue dans le quartier ?

P. D. : Je crois qu'elle était plutôt bien accueillie, des fois il y avait bien l'un ou l'autre qui la traitait de pimbêche, il faut dire que le personnage... elle était grande quand même. Et habillée comme elle était, on ne pouvait pas la louper ! Elle prenait de la place. La cape déjà, elle était dans un gros tissu brun beige, un vilain tissu, et alors elle se baladait avec cette cape, elle avait une démarche un peu lourde, un peu pesante, un peu lente aussi, donc ça faisait un événement dans la rue !

G. B., R. De P. : Avez-vous des photos d'elle ?

P. D. : Non, aucune. Il faut dire qu'à l'époque, on ne photographiait pas comme maintenant. Les photos, c'était pour les grands événements, les communions, les vacances... C'est dommage parce que l'image que j'en garde est très précise. Je me souviens bien de son visage. Elle était très réservée, et peu souriante. Très gentille et affable, mais pas vraiment souriante. Cela dit, on voyait qu'elle avait été jolie quand elle était jeune.

G. B., R. De P. : Et son départ ?

P. D. : Ça été un drame. Mes parents ont dû lui demander de partir parce qu'ils avaient besoin de la place. Et elle n'a pas voulu. Il y a un juge de paix qui est venu à la maison pour voir si effectivement on avait bien besoin de la place. Il a compté les lits et a remarqué qu'il n'y avait pas assez de lits pour tout le monde.

G. B., R. De P. : Savez-vous que John Ashbery, le célèbre poète américain, est venu chez vos parents après le départ de Charlotte, pour tenter de retrouver sa trace ? Il avait eu vos coordonnées par Michel Leiris.

P. D. : Je n'ai rien su de cela. Après le départ de Charlotte, on n'a plus entendu parler d'elle. Et tout ce qui a trait à son départ est assez douloureux. Moi, à ce moment, je n'étais plus aussi souvent à la maison. J'étais amoureuse, je n'étais pas beaucoup là, donc ça m'a touchée moins que mes sœurs. Mais je voyais mes parents bouleversés, et Adet ne nous parlait plus. Elle ne comprenait pas qu'elle doive partir, et mes parents étaient ligotés, ils avaient cinq enfants. Ils l'ont fait la mort dans l'âme, ça a vraiment été un drame. Pour tout le monde. C'est madame Wigny qui l'a placée dans une maison de retraite avenue de Tervuren.

G. B., R. De P. : Elle n'y est pas restée longtemps. Elle partageait une chambre avec une autre vieille dame, et cela ne se passait pas bien. Ensuite, elle a été placée à l'assistance publique.

P. D. : Nous n'avons rien su de tout cela.

G. B., R. De P. : Connaissez-vous l'itinéraire de Charlotte avant d'arriver chez vous ? Initialement qualifiée de « demi-mondaine » ou de « cocotte », elle a débuté dans le monde aristocratique des chasses à courre parisiennes, étant l'amie de ce comte de Valon, puis après elle a vécu dans un compagnonnage platonique avec Raymond Roussel. Est-ce que vous avez su cela, cette réputation un peu « sulfureuse » ?

P. D. : Non, elle est arrivée vierge dans sa nouvelle vie ; et chez nous elle a été acceptée comme elle était. Elle était là, on devait l'accepter, et puis des relations amicales se sont nouées. Elle n'a jamais eu l'étiquette de

quoi que ce soit. Peut-être que mes parents se sont posés des questions, mais pour nous elle était là, elle était malheureuse, c'était normal qu'on l'accueille, et puis voilà, c'est aussi simple que ça. Souvent, ces femmes, les demi-mondaines étaient très cultivées, d'ailleurs ; et c'était le cas pour Charlotte.

G. B., R. De P. : Comment l'avez-vous vu évoluer entre le moment où elle est arrivée avant la guerre et son départ – physiquement et mentalement ?

P. D. : Physiquement elle a pris du poids, elle s'est alourdie, elle montait plus difficilement les escaliers, mais ça a été très progressif. Ses moyens se sont réduits avec le temps, aussi financièrement je crois. C'est ce que vous expliquez avec l'évolution de la petite pension qu'elle recevait de Michel Ney, le neveu de Roussel. Je crois que madame Wigny devait l'aider certainement, peut-être même payait-elle le loyer ?

En tout cas, elle ne s'est jamais plainte. C'est ça qui est extraordinaire. Elle a accepté cette condition et elle l'a vécue à cent pour cent. Je crois que c'était quand même une âme d'une grande valeur. Il y a toujours eu le mystère derrière, mais nous on a accepté ce mystère.

G. B., R. De P. : Que vous a-t-elle transmis ?

P. D. : Je pense qu'elle m'a transmis un certain art de la communication parce qu'elle nous a sorties du monde dans lequel on se trouvait. Elle nous a transmis aussi un amour de l'art, et du beau, c'est certain parce que ses questions portaient toujours sur cela : « Est-ce que tu as bien joué, qu'est-ce que tu aimes jouer ? » Ce sont les deux grandes choses qu'elle m'a laissées. Le plaisir aussi de la communication avec une personne âgée, alors qu'on n'avait pas de grands-parents. Donc elle était un réconfort dans la maison, en tout cas pour les enfants, et pour maman aussi.

G. B., R. De P. : Il y avait de l'affection entre vous ?

P. D. : Oui, une grande affection partagée, tout à fait spontanée, pas calculée du tout, et quand elle disait « Mon Mimine », et elle nous a dit ça à toutes les cinq, c'était avec une énorme affection, on se sentait à

l'abri parce qu'elle nous avait appelées comme ça. C'était son mode de protection, parce qu'elle n'a jamais fait de grande déclaration. Mais le fait qu'elle ait trouvé ce mot-là, et qu'on l'ait entendu pendant vingt ans...

G. B., R. De P. : A-t-elle parfois parlé de rentrer en France ?

P. D. : Pas que je sache. Je crois qu'elle était résignée. Il n'y avait pas de rancœur, en tout cas elle ne l'a jamais formulée. Elle avait accepté son sort. Et nous, on ne s'est jamais imaginés dans quel monde elle avait vécu. Elle n'avait pas d'âge pour nous, finalement elle n'a jamais eu d'âge dans notre perception. Elle avait un visage un peu blafard avec sa farine et les joues assez plates, pas ridée. Je n'ai pas souvenir de l'avoir vue ridée.

G. B., R. De P. : Étant cinq sœurs, vous avez toutes été en affinité avec elle ?

P. D. : Oui, c'était général. Je pense que j'ai été un peu privilégiée, parce que je suis assez communicative et que ma deuxième sœur est très réservée. Elle avait donc plus de contact avec moi, et puis les petites à un moment donné sont devenues fort remuantes, donc elle ne les laissait plus entrer. J'avais seule le droit d'entrer, j'étais l'aînée.

CONVERSATION AVEC PAULE DALOZE,
13 JUIN 2015, BRUXELLES

G. B., R. De P. : Paule Daloze, pour notre film *Voix de Charlotte Dufrenoy*, nous vous avons demandé de chanter *La Dame de Monte-Carlo* de Francis Poulenc, sur un texte de Jean Cocteau. Pouvez-vous nous parler de cette pièce ?

P. D. : C'est l'histoire d'une demi-mondaine finissante, rejetée par tous. Avec vos recherches, la vie de Charlotte m'est apparue de manière plus précise et je la vois comme cela. À la limite, on peut penser que ça a été écrit en pensant à elle, pour moi c'est aussi vrai que ça. D'ailleurs Cocteau

connaissait Charlotte⁵, même si elle n'était pas la demi-mondaine la plus fastueuse, et qu'il a dû y en avoir beaucoup à l'époque, des personnages comme Charlotte. Mais pour moi, c'est l'histoire de Charlotte.

Je retrouve toute sa vie dans cette mélodie, et en la chantant, j'y ai mis je crois spontanément l'affection que j'avais pour elle. Au fond, j'ai revécu sa vie en chantant *La Dame de Monte-Carlo*, c'est vraiment cela qui m'a beaucoup ému d'ailleurs.

Des jours après, j'étais encore hantée par cette mélodie. C'est tellement juste cette musique de Poulenc sur le texte de Cocteau, tous les états d'âme y figurent. C'est extraordinaire !

G. B., R. De P. : Vous avez aussi tenu à chanter également *Priez pour paix*, mélodie de Poulenc sur un texte de Charles d'Orléans. Pourquoi ?

P. D. : Si l'on observe la vie de Charlotte, c'est ce qui lui est arrivé, elle a manqué de paix. La paix, c'est ce qui manque à tout le monde, alors si on peut trouver quelqu'un quelque part qui puisse donner un peu de paix, c'est quand même une bonne chose.

J'ai souvent chanté cette mélodie en récital, et je l'ai beaucoup fait chanter à mes étudiantes, les étudiants peuvent aussi chanter ça, mais en général, c'est les femmes qui la chantent. Et c'est une mélodie qui parle, sans aucune exception, à tout le monde. Pour moi, c'est une prière pour Charlotte.

G. B., R. De P. : Charlotte Dufrène était liée à Reynaldo Hahn, le compositeur ami intime de Proust, dont elle avait encore des partitions à Bruxelles. Le saviez-vous, et vous en a-t-elle parlé ?

P. D. : Non, pas du tout. Je n'ai jamais su qu'elle avait des partitions d'ailleurs. Reynaldo Hahn, je connaissais mal à part quelques mélodies, et c'est une musique qui ne m'a jamais attirée – ce n'est que plus récemment qu'on a redécouvert l'ampleur de sa production. À l'époque, je ne le chantais pas. Je suis alto, et ce n'est pas vraiment ma tessiture,

5 En 1928-1929, Roussel et Cocteau ont séjourné dans la même clinique de Saint-Cloud pour une cure de désintoxication. C'est lors de ses visites à Raymond que Charlotte fit la connaissance de Cocteau. Elle l'évoque dans sa correspondance avec Leiris. Voir : Renaud De Putter et Guy Bordin, *Vies de Charlotte Dufrène*, Bruxelles, Les Impressions Nouvelles, 2016.

c'est plutôt pour soprano ou ténor. Mais il y a des mélodies qui sont transposées, et plus tard, j'en ai chanté.

En tout cas, elle ne m'a jamais parlé de Hahn, pas plus que de Roussel. Elle ne parlait jamais d'elle. Son souci c'était de savoir comment nous, nous allions, et ce que nous pensions, ce qu'on avait appris, ce qu'on allait faire le lendemain, ce qu'on allait faire huit jours après.

Plus tard, quand je travaillais du répertoire, elle a dû me demander si j'en chantais, mais ce n'était pas le cas à l'époque.

Chez nous, dès qu'elle entendait quelques notes de musique, elle frappait doucement à notre porte et puis elle s'asseyait à la table et restait avec nous. Visiblement elle aimait la musique et elle m'a toujours encouragée : « Où en es-tu mon Mimine ? Qu'est-ce que tu travailles pour le moment ? » – des choses comme ça. Et elle surveillait très fort ce qu'on mettait : « Tu as ton examen de chant aujourd'hui, qu'est-ce que tu vas mettre pour monter sur scène ? » ou : « Tu vas vraiment mettre ces chaussures-là ? » Elle veillait à ce que l'on fasse attention.

Souvent, quand nous faisons de la musique, elle ouvrait sa fenêtre, parce que la fenêtre de sa cuisine donnait au-dessus de la pièce dans laquelle nous nous trouvions et où se trouvait le piano. Donc elle nous écoutait travailler de chez elle. Je pense qu'elle aimait beaucoup de choses, maman jouait beaucoup, surtout quand j'étais encore petite, maman faisait encore des heures de piano, elle l'écoutait et parlait des compositeurs. Et Charlotte avait une connaissance de l'histoire de la musique, ça c'est sûr.

Ma mère a beaucoup travaillé les sonates de Beethoven, Chopin, du Bach tant qu'on a voulu, et moi aussi je suis restée dans cet amour de Bach. Les romantiques et les classiques. À cette époque-là, les baroques on les ignorait encore, c'est une résurrection plutôt récente.

Maman m'a naturellement aidée tout au long de mes études. J'ai aussi fait partie des chœurs de la Société philharmonique aux Beaux-arts, dont elle est devenue l'accompagnatrice.

Elle avait fait le conservatoire de Namur et elle était extrêmement brillante. Et elle a un peu commencé à enseigner le piano, à nous aussi naturellement, et elle nous a transmis l'amour la musique à la maison.

G. B., R. De P. : Charlotte avait très bien connu les théâtres pour y avoir été d'innombrables fois, et aux pièces de Raymond Roussel aussi

qui ont été représentées à Bruxelles également. Ne vous a-t-elle jamais dit qu'elle était déjà venue en Belgique avant, en 1912 ?

P. D. : Non, cela elle ne me l'a jamais dit, en tout cas je ne m'en souviens pas.

G. B., R. De P. : C'était une chance pour Charlotte d'être tombée chez vous parce qu'elle était très mélomane, elle parlait toujours de Roussel en disant qu'il était excellent pianiste. C'est la chose qu'elle a retenue de lui, bien plus que l'écriture.

P. D. : Alors, elle a dû être heureuse chez nous ! Elle a eu de la musique tant qu'elle a voulu ! Et elle entendait bien de là où elle était – elle surplombait la pièce où se trouvait le piano.

G. B., R. De P. : Est-ce que vous croyez que Charlotte a joué un rôle dans votre vocation de chanteuse ?

P. D. : Je ne pense pas qu'elle ait été un moteur à ce niveau-là. Ce n'est pas ce qui m'a décidé, c'était vraiment un don de naissance, je crois. Mais que je le fasse, elle en était ravie. Et elle guettait le progrès de mes sœurs qui commençaient le piano et tout ça...

G. B., R. De P. : Y a-t-il d'autres souvenirs d'elle qui vous seraient revenus ces derniers mois ?

P. D. : Je ne pense pas, mais elle m'est vraiment très présente, je crois qu'il n'y a pas un seul jour qui passe sans que je ne la revoie, que j'y repense. Elle est revenue, elle a repris pied.

Tout ce projet autour de Charlotte a ressuscité le passé, et cela a complété l'image qu'on en avait. Adet m'a toujours intriguée. Elle faisait partie de la famille, mais qui était-elle ? C'était une sorte de grand-mère pour moi, elle tenait la place d'une grand-mère qu'on n'avait pas. Donc sa place a vraiment été très importante.

Grâce à vous, j'ai beaucoup appris sur elle ces derniers temps. Nous ne savions pas pour Roussel – que nous ne connaissions pas non plus comme écrivain, il n'était pas très célèbre à l'époque. Elle était la discrétion même. Peut-être que nos parents en savaient plus, mais ils

ne nous disaient rien. Ils étaient sévères et on n'avait pas beaucoup de contacts affectifs, tandis qu'avec elle je pouvais raconter tout ce que je voulais, elle m'écoutait, elle répondait, et c'était toujours par rapport à nous qu'elle répondait, par rapport à elle non. Sans doute qu'on n'a pas posé de questions parce qu'elle a dû nous faire comprendre que ce n'était pas la peine, et qu'elle ne répondrait pas.

Elle était la discrétion même et quand on l'invitait, elle remerciait et elle était touchée, elle avait les larmes aux yeux. Cela s'est toujours passé avec des sentiments très tendres, oui, mais avec une certaine distance.

Son souvenir m'accompagne, depuis toujours. C'est quelqu'un qu'on ne peut pas oublier, je repense parfois à elle, oui, c'est très fréquent – tout au long de ma vie et j'ai quatre-vingt-deux ans quand même ! Quand je suis devenue chanteuse, je suis un peu entrée dans la vie de théâtre, mes parents n'étaient pas toujours d'accord, mais je savais qu'elle, elle me soutenait, je savais qu'elle pensait : « Oui mon Mimine, c'est bien, peut-être que j'aurais aimé faire comme toi. »

G. B., R. De P. : Pour la séquence de la Dame de Monte-Carlo, dans notre film, vous portez un élégant kimono de soie crème, pouvez-vous nous raconter son histoire ?

P. D. : C'est un kimono art déco d'inspiration japonaise du couturier parisien Babani. Quand j'ai commencé ma carrière et donné mes premiers concerts, Charlotte Fredez me l'a donné, en me disant qu'il me porterait bonheur si je le portais pour mes concerts. Et c'est ce qui est arrivé, évidemment. Ce devait être le dernier effet luxueux qu'elle avait conservé de sa période parisienne. Je suis très heureuse de le porter pour cette séquence du film.

G. B., R. De P. : Paule Daloze, grand merci de nous avoir accordé de votre temps.

Guy BORDIN
Renaud DE PUTTER
Cinéastes